



HAL
open science

Au-delà de l'exil : mobilité des étudiants sahraouis et impacts de leur retour dans les camps

Alice Corbet

► **To cite this version:**

Alice Corbet. Au-delà de l'exil : mobilité des étudiants sahraouis et impacts de leur retour dans les camps. Sébastien Boulay; Francesco Correale. Sahara Occidental, conflit oublié, population en mouvement, Presses Universitaires François Rabelais, pp.337-352, 2018, Civilisations étrangères. hal-02338768

HAL Id: hal-02338768

<https://hal.science/hal-02338768>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au-delà de l'exil : mobilités estudiantines des jeunes sahraouis et impact de leur retour dans les camps.

Partir étudier à l'étranger pour préparer l'indépendance du Sahara Occidental.

Avec l'arrivée dans les camps de réfugiés Sahraouis, le Front Polisario a mis en œuvre les préceptes de la République Arabe Sahraouie Démocratique (RASD), décrétée en 1976. L'école est devenue obligatoire pour les jeunes réfugiés (article 35 de la Constitution, 1999), et le parcours scolaire de premier cycle peut s'effectuer dans de nombreuses écoles parsemant chaque camp (*tarbias* jusqu'à 5 ans, *madrasas* jusqu'à 11 ans, et un collège du « 12 octobre »). Mais en dehors d'une école d'infirmier et de formations dispensées au gré des coopérations internationales – dont celles de professorat – qu'en est-il de ceux qui veulent poursuivre leur scolarité en second, voire en troisième cycle ? Le départ vers l'étranger est une solution adoptée depuis 1976 pour permettre aux sahraouis réfugiés d'accéder à une éducation de qualité. Ce texte revient sur la façon dont ces mobilités éducatives ont des répercussions dans les camps, comme sur l'évolution des mouvements migratoires. Il se base sur huit semaines d'enquêtes passées à Cuba en 2008, adossées à plusieurs mois de séjour dans les camps de la hamada de Tindouf entre 2005 et 2010, dans le cadre d'une thèse (Corbet 2008). Il sera donc surtout question du cas cubain, et on comprendra que les observations qui y ont été menées ne sont qu'un instantané de migrations scolaires aux modalités différentes selon les lieux et les époques.

Les aînés de chaque famille ne sont pas les plus aptes à être sélectionnés pour être envoyés étudier à l'extérieur, surtout quand ce sont des filles. En effet, les parents parient sur elles pour entretenir leur avenir et gérer la vie quotidienne des camps. Elles doivent savoir s'occuper du foyer, faire le marché, connaître les fondamentaux de la *badiya* (le désert usité et ses zones de pâturages, Dedenis 2006) : elles sont détentrices du savoir et du savoir-faire quotidien des camps. La première fille d'une maisonnée sera donc plutôt éduquée à poursuivre la voie de sa mère : c'est à elle que les personnes âgées pensent en envisageant leur vieillesse. L'investissement des aînées est donc moindre à l'école et elles ne sont pas sélectionnées pour partir étudier en troisième cycle. Les garçons et les cadets sont, quant à eux, investis du rôle d'approvisionner la famille, principalement en ressources économiques : leur départ en migration est ainsi plus favorisé. Même s'ils sont souvent engagés dans l'armée, cette dernière demande moins de personnel qu'auparavant car une formation militaire de base suffit : les jeunes garçons peuvent donc partir plus facilement, que ce soit pour étudier ou pour travailler.

Or, le potentiel du futur Sahara Occidental repose sur les épaules de la nouvelle génération : c'est le sentiment insufflé par le Front Polisario comme par les parents. Ces derniers ont en effet compris que, si leurs enfants sont éduqués, ils auront un rôle actif dans la construction de la RASD sur un territoire indépendant, mais aussi un poste prestigieux ou une position recherchée dans le système politique ou administratif.

Ainsi, malgré le système sélectif d'envoi à l'étranger, basé sur la méritocratie, une reproduction des élites est à l'œuvre. Les parents qui ont un certain niveau d'éducation, souvent les mêmes qui tiennent à leurs origines nobles, poussent leurs enfants à bien étudier. On peut également supposer que les administrateurs du Front Polisario ont tendance à privilégier les enfants de leurs amis. Ceux qui sont issus de l'élite tribale ou politique ont donc

plus accès aux visas pour le départ, ce qui entretient et conforte les groupes dominants. Ceci dit, des étudiants d'origine modeste peuvent aussi partir, et ne doivent leur séjour à l'étranger qu'à leur propre mérite. Bien que le Front Polisario décidait, initialement, quelles formations les élèves devaient suivre, afin de répartir cette élite en devenir sur tous les secteurs aptes à consolider un État, le choix de l'orientation est aujourd'hui plus libre. À Cuba, beaucoup se spécialisaient en agronomie.

Ce sont des accords entre pays qui permettent le départ des étudiants à l'étranger. L'Algérie arrive en premier lieu, de par sa proximité spatiale et politique, en accueillant plusieurs milliers d'entre eux depuis la fin de 1975 – les chiffres sont difficiles à trouver, comme pour les autres pays. Jusqu'en 2007, plus de 5000 étudiants sahraouis ont ainsi été diplômés à Cuba, dont 200 médecins (San Martin 2005). Ils y sont hébergés un temps sur l'« Isla de la juventud », île occupée par les étudiants cubains et internationaux, avant se répartir dans l'ensemble du pays. Lors de l'enquête à Cuba, en 2008, les étudiants sahraouis étaient environ au nombre de 400 – bien moins que les 900 des années 1990. La Mauritanie accueille également des Sahraouis, comme d'autres pays arabes tels que le Liban ou, auparavant, la Libye, la Syrie ainsi que des pays d'Amérique Latine, essentiellement pour des études secondaires : ce qui nous rappelle que le Front Polisario a émergé lors des mouvements d'émancipation tiers-mondistes soutenus par les anciens pays du « bloc de l'Est ». Enfin, de façon plus éparse, certains partent dans divers pays africains ou européens, comme l'Afrique du Sud (qui a reconnu la RASD en 2004), la Belgique, l'Italie...

Au début du texte, on constatera que les étudiants deviennent plus indépendants dans leur pays d'accueil. Mais le rappel dans les camps de réfugiés sonne quand les études sont finies, quand les notes scolaires sont trop mauvaises (parfois) ou sur demande auprès de l'accompagnateur (rarement) : c'est l'ensemble de la question du retour dans les camps qui sera abordée au fil de l'article. Face au « gouvernement humanitaire » (Agier, Poinot 2009) qui régit les camps et auquel s'attache le Front Polisario, les jeunes diplômés s'adaptent et s'autonomisent. Ils se détachent de la perspective collective, qui prend souvent forme d'identités imposées : celle du Front Polisario qui rassemble sous l'appartenance d'un corps national, et celle des d'organisations non gouvernementales (ONG) qui désignent les sahraouis des camps sous la bannière « réfugiés ». Pris dans la tension entre l'intérêt collectif, qu'ils peuvent exprimer en travaillant pour la communauté, et la réponse aux besoins familiaux (dont financiers) ou individuels (avoir une activité, réaliser ses envies), les jeunes sahraouis s'autonomisent. Si la participation à des groupes de solidarité permet de rallier les deux optiques (car à partir de l'intérêt national, l'individu fait valoir et organise son intérêt personnel dans l'objectif politique), on verra que l'émigration est souvent à la fois une solution adoptée par les jeunes diplômés, essentielle pour eux comme pour mieux faire vivre les camps.

1. Du « double exil »...

Bien que l'âge de départ est de plus en plus retardé, car le système scolaire dans les camps s'est consolidé, les jeunes sahraouis ont souvent une douzaine d'année quand ils arrivent à l'étranger. Très encadrés, avec des accompagnateurs qui les suivront toute leur scolarité, ils sont souvent munis de passeports collectifs. Tout est financé par l'Etat d'accueil ou par une association, grâce à un système de bourses.

Au début, les études se passent sans réelles sorties, entre école et internat : les médiateurs et les surveillants s'occupent du bien-être des étudiants, ce qui explique que certains ne connaissent que peu de choses de la culture du pays d'accueil. En outre, les liens avec les camps sont restreints : le téléphone et les lettres ont longtemps permis de garder le contact, ainsi qu'un système de cassettes audio, et, pour ceux qui sont en Algérie, de messages

vidéo diffusés sur RASD télévision. Internet a bien entendu facilité les échanges, alors que les visiteurs officiels du Front Polisario organisent des rencontres et apportent colis et nouvelles.

La vie n'est donc pas facile lors des premiers temps d'une émigration estudiantine particulièrement juvénile : outre l'éloignement familial, l'acquisition de la langue (ou du dialecte) comme de la culture du pays d'accueil est laborieuse, et intégrer une société autre est un long chemin. Les jeunes sont donc un peu perdus, oscillant entre l'apprentissage d'une nouvelle vie, le souvenir des camps, et leur mission d'acquisition de savoirs pour construire une nation qui se projette dans un avenir incertain. Leur évvasion réelle comme symbolique, mêlée à un mal-être identitaire, rappelle ce que Sayad nomme « double absence » : un « *entre deux* » marqué par l'absence « *au lieu d'origine et au lieu d'arrivée* » (Sayad 1999), une impression de n'être ni d'ici ni de là-bas, un statut double de réfugié et de migrant que l'on peut nommer « *double exil* » (expression inspirée de Abjean 2004). Une « absence » qu'il faut toutefois relativiser : les étudiants sont maintenus dans des réseaux traversés par des échos des camps et par leur sentiment d'appartenance à la RASD.

Découvrir l'ailleurs est également un éveil pour d'autres formes politiques que celles des camps, ou plus généralement d'une conscience politique différente. Ceux qui sont allés à Cuba ont vécu les limites du système communiste mais restent opposés au capitalisme, deux systèmes qui leurs semblent être des options politiques uniques mais radicalement opposées et inconciliables. Ceux qui sont allés en Algérie, en Libye, en Mauritanie ou dans d'autres pays arabes ou africains ne connaissent que peu les courants politiques divergents : ils ont plus de mal à se détacher du modèle de la RASD incarné par un parti unique (le Front Polisario) et restent attachés à une lecture du monde inhérente à leur statut de réfugiés. Ceux qui ont connu les pays latino-américains reviennent avec un enthousiasme hérité d'un monde, certes difficile, mais où tout est possible : ils ne rêvent que du même développement pour le Sahara Occidental, en s'incluant dans un système mondial. Enfin, ceux qui ont séjourné en Europe ou, dans le sens général, en Occident, adoptent une vision bien plus libérale de la politique, et nuancent beaucoup les approches du Front Polisario.

2. ...à l'assimilation.

Mais s'ils restent suffisamment longtemps dans le pays d'accueil, le cloisonnement de la communauté autour des individus se délite, les étudiants maîtrisant de mieux en mieux la langue et la culture du pays d'accueil. Cette adaptation passe souvent par le biais de la nourriture locale : après s'être aventurée à goûter des plats inconnus (le poisson frais par exemple), l'habitude alimentaire change. Avec la langue et l'assiette vient la culture : progressivement, le jeune Sahraoui se fait des amis étrangers (surtout quand, arrivé à un haut niveau universitaire, il doit se mêler aux autres étudiants) ; il appréhende, assimile et adopte de nouvelles habitudes : celle du monde dans lequel il vit.

Le temps passant, le contrôle social collectif des jeunes Sahraouis se dissout. Avec l'adolescence et l'intégration dans le pays d'accueil, ceux rencontrés à Cuba ont vite adopté un rythme de fêtes, des nouvelles activités (plage, sorties touristiques), des façons de vivre et d'être caribéennes... La prière se pratique de moins en moins, bien que la foi demeure. Le ramadan est parfois « assoupli » quand les plus jeunes ne se trouvent pas dans une communauté qui le pratique. Les relations avec les autres Sahraouis se distendent : il n'y a plus la famille pour « cadrer » les individus et l'administration de la RASD relâche sa vigilance. Les rapports entre filles et garçons sont plus détendus, moins codifiés ; les expériences se multiplient. L'assimilation passe aussi par l'exercice de divers « petits boulots » qui aident à la vie quotidienne. Les étudiants sahraouis apprennent alors à jongler entre leurs deux identités : celle d'origine et celle qui les accueille.

Une expérience prolongée à l'étranger, à des milliers de kilomètres des camps, sans y revenir : voilà les conditions qui détachent la référence nationale de la RASD de l'histoire de

vie des jeunes sahraouis. C'est pourquoi les perspectives d'avenir s'effectuent souvent dans le pays d'accueil, ou du moins à partir des bases que celui-ci a enseignées, comme la présence et l'usage de matériaux modernes, de moyens de communication, etc. Ainsi, certains tentent de demeurer dans le pays où ils ont effectué leurs études, notamment par le biais du mariage. Mais le contrat est clair : son diplôme en poche, l'étudiant doit retourner dans les camps. Cuba, par exemple, ne souhaite pas « s'encombrer » de jeunes alors que le pays a déjà du mal à offrir un emploi à ses citoyens. En outre, ne pas revenir dans les camps, c'est admettre d'abandonner la cause, et couper les liens avec la communauté et la famille.

Les jeunes se désolidarisent-ils du destin collectif sahraoui avec leur départ à l'étranger ? Si la construction personnelle prend le dessus, l'objectif national demeure, par respect pour le Front Polisario et les parents, par devoir, et par engagement indépendantiste. L'appel des camps demeure fort : appel familial, appel du Front Polisario, ou rejet du pays d'accueil qui ne s'est engagé à recueillir l'étudiant que le temps de ses études. Appel patriotique aussi : revenir, c'est soutenir réellement son peuple, telle que l'idéologie inculquée dans les camps le rappelle.

Ainsi le sentiment du « double exil » s'efface progressivement, même si le poids de la distance et de l'absence demeure. Les difficultés restent multiples, les jeunes Sahraouis étant toujours des immigrés au statut particulier (passeport commun avant leur majorité, poids de la situation d'origine), contraints par l'horloge du parcours scolaire qui sonne le départ à la fin des études. Ni tout à fait intégrés, ni tout à fait chez eux, mais pas non plus en dehors : telle est bien la position particulière des réfugiés sahraouis le temps de leurs études. Pour eux, les camps deviennent lentement des souvenirs, trop différents de ce qu'ils vivent. Ce qui ne rendra pas leur retour facile.

3. Revenir dans les camps après les études : du « triple exil »...

Après la joie du retour dans les camps de réfugiés, il est difficile pour les anciens étudiants de se réhabituer à la communauté et aux codes culturels oubliés ou mis de côté le temps de leur adolescence à l'étranger. Il n'est également pas simple de retrouver une condition « réfugiée ». Ils vivent alors un « triple exil » lié à la fois à un re-déplacement et à un retour : il s'agit de re-devenir sahraoui, en cumulant deux identités et deux cultures, et en réadaptant ses comportements pour réaliser une nouvelle synthèse identitaire dans les camps. Ce « triple exil » n'est pas une nouvelle errance géographique, mais il mène directement vers l'évolution qui traverse les camps aujourd'hui : celle du départ vers l'étranger des jeunes éduqués, dont on parlera par la suite.

Juste après le cessez-le-feu de 1991, un temps d'arrêt a été donné à l'activité des camps. L'exil étant temporaire, il n'apparaissait pas utile de continuer à entretenir un endroit dont on allait partir ! C'est le retour des plus jeunes et la prolongation de l'exil qui ont insufflé un peu de dynamisme. Mais leur réadaptation dans une communauté très unie, où le contrôle social s'exerce fortement (dans les habitudes corporelles en particulier : voile féminin, interactions entre les âges et les sexes), se révèle difficile à admettre et à se réapproprier. Ainsi, les étudiants, qui ont souvent façonné une construction imaginaire des camps depuis l'extérieur, doivent réapprendre les relations de respect entre individus, retrouver les codes entre filles et garçons, recommencer à pratiquer la prière, se réhabituer au manque d'eau, à la précarité, à la chaleur, à la liberté de mouvements restreinte dans l'espace des camps. En un mot, ils doivent réacquiescer les codes sociaux sahraouis et se réhabituer à une vie « réfugiée », se ressaisir de la langue tant ils sont imprégnés par l'espagnol pour ceux ayant vécu à Cuba, et surtout se plier à une communauté forte où le collectif est une valeur supérieure à l'individu. La poésie de ceux appelés les « Cubaraouis » reflète bien ce décalage et cette « identité incertaine » (Troisvallets 2016 : 298), ne serait-ce parce qu'ils sont rédigés en espagnol et parce qu'ils mêlent aux sentiments les plus intimes le désir collectif d'indépendance.

Il s'agit pour eux de retrouver, grâce aux camps, la société sahraouie « pure » telle qu'elle est définie aujourd'hui : résistante, organisée dans la lutte et tendue vers l'indépendance, attachée à sa « culture traditionnelle ». Dans son étude sur les Hutus en Tanzanie, Malkki (1995) montre comment le conflit et le camp élaborent une certaine authenticité pour le groupe. C'est aussi le cas avec la création de la RASD et le façonnage d'une société nouvelle, réformée, et essentialisée par le Front Polisario dans les camps. De plus, la difficulté de réinsertion des diplômés, dans l'extraterritorialité spécifique de l'espace des camps, fige et domine l'individu : cela le rend dépendant de politiques dont il n'est pas le maître, alors même que sa situation est censée être éphémère. Il doit se réhabituer à l'espace-référence du cadre social de la mémoire sahraouie, qui cultive l'espoir ultime du retour, puise et interprète l'histoire, et construit un présent sans cesse projeté dans un monde dépendant (Corbet 2014).

C'est donc après avoir vécu un départ – surtout s'il est lointain et prolongé – que, de retour, les jeunes Sahraouis se rendent vraiment compte de leur « enfermement » dans les camps. En effet, ils y sont vite restreints matériellement et physiquement, que ce soit pour les déplacements ou pour la concrétisation de leurs projets. Ils s'aperçoivent qu'ils doivent se plier à diverses contraintes, et donc soumettre leur vie personnelle à celle des camps : travailler y est difficile, le temps y est malléable, les animations rares, etc. Plus qu'enfermés, ils se sentent « retenus » dans les camps par leur famille, par les liens culturels, et par la cause.

4. ... à l'apparition du sujet dans la relation humanitaire...

Certes, les jeunes diplômés reviennent dans les camps pour aider à mieux construire la RASD. Mais tant que celle-ci n'est pas indépendante, l'emploi qui pourrait les attendre n'existe pas. Le travail volontaire pour la RASD est un des uniques moyens d'occupation, et c'est aussi une façon de conserver et de mettre en œuvre leur savoir. Cela leur permet de donner une cohérence à ce qui a été appris lors des études ainsi qu'à la cause collective, donc de concilier le collectif et le particulier. Mais ces travaux dans l'enseignement, le cadre hospitalier ou l'administration, se confrontent souvent à un manque criant de moyens, et à un manque de gratifications symboliques et financières (rémunération faible ou inexistante). Cela explique en grande partie l'absentéisme et le manque d'investissement des professeurs, qui, à l'époque de l'enquête, s'est traduit par une baisse du niveau scolaire des enfants. De même, qu'ils soient en retard, absents, et parfois un peu dilettantes, les soignants des hôpitaux sont démotivés, ce qui influence la qualité des soins.

Or, rapidement, les jeunes sahraouis prennent conscience de la catégorisation à laquelle les camps sont soumis : celle où ils appartiennent à une collectivité réfugiée. Ils cherchent alors à s'exprimer en tant que sujets dans la collectivité, en tant qu'êtres indépendants dans le système des camps : il y a mise en subjectivation, par exemple quand ils s'adaptent à ce qu'ils ont deviné du statut de « réfugié » en se présentant de manière victimaire au personnels de groupes de solidarité (Corbet 2011). Le mécanisme humanitaire semble alors plus important que le sujet, qui apprend à sur-jouer leur rôle et à s'y conformer pour pouvoir exister.

Face à cette « *subjectivation sans sujet* » (Bayart 2004), émerge l'apparition d'une individualité se référant moins au cadre collectif. Le jeune Sahraoui ne veut plus jouer son rôle, celui l'assignant à rester réfugié, ou alors seulement pour le manipuler et répondre à ses propres attentes : il se politise. Pour Rancière, il se construit *contre* son identité, et il peut même devenir violent. Il impose alors son mode d'action, ce qu'autorise la biopolitique par rapport au biopouvoir, en faisant entendre son discours et non en le faisant dire par des ONG, lesquelles doivent se contenter de faire « *voir ce qui n'avait pas lieu d'être vu* » (Rancière 1995 : 53). Autrement dit, l'organisme de solidarité, quel qu'il soit, peut être témoin et porter

à un niveau international un problème local, mais ne doit pas parler « à la place de ». En ce sens, l'autonomisation et l'affirmation des jeunes diplômés dans les champs politiques et associatifs face au pouvoir normalisateur du dispositif humanitaire semblent revendiquer « *la vie comme objet politique* », pour reprendre les termes de Foucault : une vie réfugiée qui aurait été « *prise au mot et retournée contre le système qui entreprenait de la contrôler. C'est la vie beaucoup plus que le droit qui est devenue alors l'enjeu des luttes politiques* ». Emerge donc un droit qui s'applique « à la vie, au corps, à la santé, au bonheur, à la satisfaction des besoins », et qui cherche « à retrouver ce qu'on est et tout ce qu'on peut être (...), [il] est la réplique politique à toutes les procédures nouvelles de pouvoir qui ne relèvent pas du droit traditionnel de la souveraineté » (Foucault 1976 : 191).

Ce sont ces mouvements de subjectivation et d'individualisation qui font naître les tentatives de prise de pouvoir des jeunes diplômés sur les organisations d'aide ou sur le politique par l'intermédiaire d'organisations parallèles au Front Polisario. En effet, les associations de solidarité sont très présentes dans les camps, que ce soit sous la forme d'ONG, qui aident à gérer les besoins essentiels, ou sous la forme de groupes de soutien politiques ou culturels tels que des jumelages entre municipalités, des organisations de coopération internationale, etc. (Corbet 2014). Les réfugiés coopèrent ponctuellement avec ces organismes de façon plus ou moins impliquée (traducteurs, chauffeurs... ce qui est dénommé le *local staff*). Or, les ONG puisent dans la richesse des qualifications des jeunes inactifs des camps. L'emploi offert est très souvent sous-qualifié par rapport au niveau d'étude des « coopérants », qui exécutent un projet décidé, mis en place et contrôlé par le petit groupe qui les encadre, souvent des étrangers.

Mais les jeunes sahraouis deviennent rapidement des « professionnels » des petits boulots humanitaires. Ils ont appréhendé ce milieu et se sont adaptés. Un réseau de dépendance s'est progressivement aménagé entre eux et les associations de solidarité, que ce soit au niveau de la circulation des informations ou au niveau économique : plus habitués à se présenter tactiquement comme « réfugiés » que leurs aînés ou que ceux demeurés dans les camps, ils sont conscients du sens que ce mot peut avoir dans un cadre politique ou militant.

En connaissant d'avance les difficultés inhérentes au terrain, nombreux sont ceux qui collaborent et accélèrent le bon déroulement de la mission, laquelle devient dépendante d'eux. Il arrive alors qu'il y ait un renversement de situation et que le personnel humanitaire perde toute la maîtrise de la situation. La pénétration des codes de l'humanitaire dans la population, et leur appréhension par une partie des réfugiés, favorise alors l'apparition d'une nouvelle échelle de relations de pouvoir entre ceux qui ont compris, adhèrent et usent de l'idéologie du « développement », et ceux qui demeurent récipiendaires, « bénéficiaires ». Il y a alors formation d'une élite locale parallèle à l'ancienne et, aujourd'hui, la hiérarchie sociale des camps se base autant sur des facteurs dits « traditionnels » (telle l'appartenance tribale) que sur le prestige et la possession des savoirs et savoir-faire dans la coopération avec les organisations internationales.

5. ... et à la réappropriation des camps.

Beaucoup de jeunes diplômés s'investissent dans le développement d'activités économiques. Cela leur permet de gagner un peu d'argent et de participer à la vie des camps tout en réalisant un désir personnel d'occupation.

L'économie dans les camps s'est développée depuis 1991, quand à l'aube du cessez-le-feu les anciens combattants dans l'armée espagnole ont reçu leurs pensions de guerre et que les gestionnaires des camps ont permis aux réfugiés de se déplacer. Ils sont passés progressivement d'une l'économie de survie à celle de la stabilisation. L'ouverture progressive des camps, vers Tindouf notamment (la ville algérienne limitrophe), mais aussi par l'intermédiaire de ceux qui partent à l'étranger, a accru les efforts économiques des

réfugiés. Des marchés sont apparus au centre de chaque camp. Ce sont des espaces mis en œuvre *par et pour* les réfugiés, contrairement aux infrastructures logistiques humanitaires. Tels des esquisses d'urbanisation, ils ont incarné une des premières inscriptions du camp dans le sol.

C'est sur ces marchés qu'on retrouve beaucoup de jeunes diplômés, dont certains tenanciers de boutiques qui s'y procurent une occupation, un rôle social, et un peu de revenus, parfois en attendant d'obtenir un travail avec des ONG ou de pouvoir partir des camps. En recherche d'animation, ils s'installent d'ailleurs dans les camps les plus proches de la « capitale » Rabouni et de ses infrastructures humanitaires afin de bénéficier des opportunités de travail, ou bien rejoignent Boujdour, le camp le plus récent dit du « 27 février », du nom de l'Ecole des femmes qui s'y situe, où beaucoup de jeunes profitent des activités proposées. Des migrations se développent au sein de l'espace des camps (par exemple de l'isolé Dakhla (situé à environ 150 km de Rabouni) vers Smara, où il y a plus de dynamisme et d'opportunité de travail (Corbet 2016)).

En outre, le savoir hérité des études à l'étranger, et la connaissance acquise à travers la fréquentation des organisations internationales de solidarité, permettent à divers acteurs de coopérer avec des associations internationales de solidarité qui, souvent fortement politisées (notamment issues de mouvements d'extrême gauche), sillonnent les camps. Les jeunes sahraouis investissent ces arènes internationales pour sensibiliser les visiteurs sur un mode militant, pacifique et intellectuel. Ainsi, tous les moyens sont réunis pour provoquer l'empathie avec les réfugiés : ce rapport personnel et réfléchi avec les jeunes étrangers, basé sur l'investissement informel (proximité d'âge), ne fait qu'accroître l'impact de la rencontre et la répercussion de l'investissement militant au retour des visiteurs. L'optique générale vise donc, à travers un groupe donné, à influencer l'opinion internationale, et ces solidarités montrent en quoi les constructions identitaires aujourd'hui débordent le cadre national.

L'image d'une RASD pacifiste, prête à se prendre entièrement en main dans l'indépendance, est alors mise en avant. La société sahraouie est présentée en fonction des attentes de l'extérieur. Par exemple, les jeunes des camps laissent les étrangers jouer avec les armes du musée de la guerre et en profitent pour insister sur la souffrance du peuple, ou leur montrent les chameaux (voués à l'abattoir) en exposant l'importance et la beauté de la culture bédouine... L'ensemble est parsemé de moments plus formels : remise de petits cadeaux, conférence sur la lutte politique, etc. Il s'agit de mobiliser les affiliations militantes des visiteurs par une expérience forte et un attachement intime. Ces moments de communion, à la fois mémoriels et mobilisateurs, évoluent au fil des événements des camps – notamment avec les pressions sécuritaires liées au contexte régional de ces dernières années – mais restent toujours une étape majeure liée à la cause sahraouie indépendantiste (Corbet 2014).

Ces associations de jeunes, à la fois festives et politiques et souvent appelées *brigada*, font penser au cas palestinien. Larzillière (2004) a constaté que les « *returnees* » palestiniens (ceux qui sont revenus après être partis étudier ou travailler à l'étranger) se retrouvent entre eux en constituant un milieu homogène marqué dans l'espace, avec des lieux, des centres d'intérêt et des loisirs en commun. D'un côté, ils réinvestissent avec force l'objectif national et peuvent devenir les plus fidèles alliés de la lutte indépendantiste, en particulier lors des tensions politiques. De l'autre, ils s'inscrivent comme de possibles perturbateurs du pouvoir : dans les camps sahraouis, ils sont « dissidents sans dissidence » (Gomez Martin, Omet, 2009). Les jeunes sahraouis ont, en effet, la capacité de s'organiser et d'argumenter pour contester ou défendre leurs idées dans un engagement ouvert sur l'international, et maîtrisent les moyens de communication et les codes des réseaux internationaux. Leurs associations entretiennent une vision globale de la situation politique des camps, et savent jouer sur différents niveaux pour soutenir un idéal national qui s'appuie sur de nouvelles formes. En s'autonomisant par rapport au passé (sans renier les référents dominants), ils intègrent des imaginaires renouvelés

autour d'une vision et de besoins plus contemporains et globalisants : ils pluralisent les champs de la mémoire par leurs adaptations dans les camps. Autrement dit, ils réinsèrent le présent et l'espace des camps dans le processus de façonnement identitaire national. Le passé et le futur (le territoire perdu qui est à retrouver, mais indépendant) ne sont plus les seules projections, car le présent est investi à travers l'espace des camps : ce dernier n'est plus un entre-deux spatio-temporel mais bien un lieu d'ancrage à la temporalité distendue et incertaine.

De fait, les projets et mode d'agir des jeunes sahraouis éduqués forment un nouvel esprit de corps fondé sur des relations plus horizontales qu'au temps du tribalisme : par leurs séjours à l'étranger, ils ont délaissé le référencement systématique à l'appartenance tribale pour le remplacer par la similarité des parcours et expériences. Ils développent, en outre, de nouvelles formes d'implication militantes qui, si elles paraissent moins combattantes au premier abord, portent néanmoins la voix sahraouie au-delà des frontières de l'Ouest saharien : elles sont plus basées sur l'échange et le réseau, plus multi-situées au fil des aléas migratoires, et plus exprimées sur la scène médiatique, notamment virtuelle (Boulay, Deubel, dans cet ouvrage).

6. Des rapports ambivalents avec ceux restés dans les camps.

Face à tous ces jeunes diplômés, beaucoup de ceux qui n'ont pas effectué d'études à l'étranger et qui sont demeurés dans les camps se sentent disqualifiés, en particulier parce que les jeunes de retour monopolisent les coopérations avec des organisations de solidarité, valorisantes et rémunérées. Il ne leur échoue plus que les travaux les plus manuels ou délaissés, et ils se sentent désaxés par rapport au dynamisme insufflé par ceux de retour d'études. C'est donc ceux qui sont partis hors du camp qui s'y parfois intègrent le mieux – sous réserve qu'ils puissent exploiter leurs compétences –, car ceux qui y sont demeurés s'y retrouvent marginalisés. Ceci dit, ces derniers réussissent souvent à se débrouiller et inversent la tendance en accentuent la frustration de ceux censés représenter l'élite : souvent, leurs « petits boulots » procurent plus d'argent et une activité plus constante que les missions très temporaires auxquelles sont voués les diplômés. Le marché noir, la mécanique, le taxi, rapportent plus que l'enseignement ou les soins infirmiers. Ainsi, il peut y avoir des tensions entre ceux qui estiment ne pas être valorisés et se sentent « déclassifiés », et ceux qui par la « débrouillardise » réussissent à s'autonomiser. Cela engendre de nouvelles tensions : certes les valeurs liées aux études (dites « intellectuelles ») sont de plus en plus plébiscitées, mais dans la réalité, c'est ce qui « rapporte » vite qui est le plus recherché. Entre le discours, l'idéal, et le vécu, un hiatus s'instaure donc, ce qui ne va pas sans déstabiliser certains, en particulier les garçons envoyés à l'étranger : investis comme représentants de l'avenir familial, ils se retrouvent parfois dépourvus à leur retour, alors qu'un membre de leur fratrie assure le bien-être commun en réparant des voitures. Les diplômés n'en sont que plus incités à émigrer pour trouver du travail ailleurs.

En outre, une certaine méfiance émane des réfugiés qui ne sont jamais partis à l'étranger envers ceux qui y ont séjourné. Celui qui aura étudié en Espagne offre des espoirs car on envisage qu'il puisse y retourner et y gagner de l'argent. Celui qui est allé dans un pays méconnu et n'accueillant que peu de Sahraouis, tel que la Russie, sera plus considéré comme un étranger et suspecté d'avoir perdu son caractère sahraoui. Et celui qui revient de Cuba aura une réputation mitigée, alliant l'admiration du savoir à la « banalité » de sa condition, et surtout à la méfiance envers des habitudes qu'il a prises là-bas. Les garçons « cubains » sont d'ailleurs souvent nommés « *chicos malos* », les jeunes filles « *chicas putas* ». D'ailleurs, les Sahraouis des camps, et notamment la première génération attachée aux savoirs de la *badiya* et au souvenir du territoire perdu, craignent que la culture sahraouie se dissolve lors des

séjours à l'étranger et se demandent si elle saura se régénérer tout en gardant ses fondamentaux – sentiment accentué par le départ des jeunes en émigration.

Il est vrai que tous ces jeunes éduqués, qui ont découvert pendant des années une autre vie, amènent dans les camps de nouvelles idées et de nouveaux comportements, dont une liberté de mœurs peu commune. Leur retour massif a donc un impact fort sur l'imaginaire des camps. Par exemple, de nouveaux comportements sont apparus. Les rapports entre filles et garçons sont plus permissifs : la pudeur est moindre, et il y aurait plus de relations sexuelles avant le mariage. Les fêtes se multiplient, au son de musiques latines, et il y circulent parfois drogue et alcool. En 2008, le Front Polisario a dû agir en interdisant ces rassemblements festifs le soir : pour éviter tout débordement, la circulation entre les camps a été interdite entre minuit et 6 heures du matin. Depuis 2011 et l'enlèvement de trois coopérants européens par un groupe se revendiquant d'AQMI (Al-Qaida au Maghreb islamique) d'autres restrictions pour assurer la sécurité des camps ont été mises en œuvre, avec notamment une accentuation des contrôles des déplacements et de la présence sécuritaire.

Pour conclure : entre émigration et enlèvement du conflit, quel futur ?

Pour la première génération des camps, tout effort devait être monopolisé pour et dans la lutte. Les seuls rêves étaient ceux de l'indépendance. Avec la nouvelle génération, ces rêves ont évolué : pour quelqu'un né exilé, s'imaginer libre sur une terre que l'on n'a pas connue n'est pas facile. Certes, tous veulent l'indépendance du Sahara Occidental, à la fois lutte de leurs parents, justification de leur présence dans les camps, et échappatoire à leur condition de réfugiés. Mais le souhait est, avant tout, de sortir des camps pour aider ceux qui y sont restés à mieux y vivre, comme pour retrouver un idéal entraperçu en Occident ou lors de séjours à l'étranger. De vivre « pour soi-même », sans être limités par les camps.

Avec les jeunes, l'espace des camps est devenu un lieu-référent, voire ressource, investi affectivement et identitairement. Le camp a perdu sa dimension temporaire, et le passé, lointain et perdu se mêle encore plus intimement à lui. La toponymie identique entre les camps et les villes du Sahara Occidental reste, mais là où avant les camps étaient la projection du territoire quitté et incarnaient une fiction vouée à disparaître, ces deux espaces se rejoignent aujourd'hui : les camps font sens territorial au moins autant que le Sahara Occidental rêvé. Ils voient ainsi l'inscription d'une nouvelle forme de perception identitaire : celle qui a reconduit l'histoire familiale en eux, qui y inscrit la généalogie – donc le passé – et l'avenir dans un cadre où être réfugié est devenu, en quelques sortes, un mode de vie (et les camps un cadre de vie), et où la lutte directe pour l'indépendance devient parfois une abstraction trop éloignée.

Avec les phénomènes d'émigrations, de l'argent arrive dans l'espace des camps depuis l'extérieur, ce qui permet aux familles de mieux y vivre. Les biens s'y multiplient (circulations de voiture, apparition de machines à laver) alors que les différenciations de niveau de vie s'accroissent, et l'espace s'y privatise (avec notamment la présence de verrous sur les portes et de murs autour des habitations, voire de barbelés depuis 2011) (Wilson 2012). Les départs des jeunes entraînent donc leur stabilisation. En outre, leur mobilité, et en particulier celle des jeunes hommes, réinsère ces derniers dans des camps devenus très féminins, où ils avaient perdu leur rôle guerrier (Caratini 2000). Les femmes incarnent le noyau stable autour duquel les hommes tournent en migration, renvoyant de l'argent, revenant de temps en temps, faisant vivre les camps. Cela autorise même de plus en plus de filles cadettes à faire des études prolongées, sachant que de l'argent est envoyé à leurs parents par les garçons – qui ont tendance à arrêter l'école plus tôt pour partir en émigration. En somme, pourrait-on dire que, malgré l'inertie sédentaire des camps, les migrations rappellent aux Sahraouis leur capacité d'adaptation mobile, entretenant leur caractère bédouin ?

Beaucoup de jeunes Sahraouis décident donc d'émigrer pour travailler, souvent en Europe, au gré des attraites législatifs (par exemple après une vague de régularisation en Espagne, en 2005) ou économiques (suite à la crise de 2008, nombre d'entre eux se déplaçaient dans l'espace européen au fil des travaux saisonniers). Si certains réussissent à s'installer dans un pays tiers, tous reviennent très régulièrement dans les camps, notamment en été.

Ceci dit, ces départs, qui se multiplient, laissent craindre une chute démographique – et donc militante – de l'espace des camps. Face à ce risque, les réseaux militants permettent de perpétuer la cause sous de nouvelles formes, matérielles comme immatérielles. Reste à savoir si l'imprégnation nationaliste des jeunes sahraouis des camps ne va pas disparaître avec leurs désirs de réalisations personnelles, l'éparpillement des individus au gré de leurs déplacements, et le temps qui donne raison à la passivité des instances internationales quant à la résolution du conflit.

Le futur des jeunes sahraouis, mais aussi des camps, est bien indécis. L'avenir dans un camp s'inscrit au conditionnel, en pointillés... sauf pour ceux qui se le construisent à l'extérieur. Si les hommes de la génération précédente avaient eu un véritable rôle, celui de combattre, beaucoup de garçons nés dans l'exil se sentent dévalorisés vis-à-vis de ce qu'ont vécu leurs parents, et c'est de cette frustration qu'émane une certaine colère. Sans être portés par le patriotisme militant de leurs parents, mais par un nationalisme désireux de fonder un pays indépendant, ils réclament souvent une intervention militaire du Front Polisario : reprendre le combat leur permettrait de retrouver un statut guerrier. Ce serait aussi devenir acteur de l'historicité sahraouie. Une issue au conflit évoquée comme ultime ressource de mobilisation communautaire, au sein des camps comme en dehors.

ABJEAN A., *Histoires d'exil*, in ABJEAN A. et JULIEN Z. , *Sahraouis, exils-identité*, *L'Ouest Saharien Hors-série n° 3*, Paris : L'Harmattan, 2004, pp. 9-129.

AGIER M., POINSOT M., « Le "gouvernement humanitaire" », *Hommes et migrations*, n°1279, 2009, pp. 104-113.

BAYART J. F. , « Total subjectivation », in BAYART J. F. , WARNIER J.-P. (dir.), *Matière à politique. Le pouvoir, les corps et les choses*, Paris : Karthala, 2004, pp. 215-253.

CARATINI S., « Système de parenté sahraoui. L'impact de la révolution », *L'homme*, n°154-155, 2000, pp. 431-456.

CONSTITUTION DE LA RASD, adoptée par le 10^{ème} Congrès national, 26 août au 4 septembre 1999, en ligne sur : <http://www.arso.org> [consulté le 23.8.2016].

CORBET A., « Dans les camps sahraouis, entretien par Vincent Hirribaren », Blog *Libération Africa4, Regards croisés sur l'Afrique*, 2016.

CORBET A., « La construction et la transmission mémorielle du territoire perdu. Un enjeu pour l'avenir des camps de réfugiés sahraouis », revue en ligne *Asylon(s)* n°12 (mai), 2014.

CORBET A., « La « bonne » victime : une question d'images, d'emblèmes, et un sens politique implicite », *Grotius.fr*, 2011.

CORBET A., « Nés dans les camps. Changements identitaires de la nouvelle génération de réfugiés sahraouis et transformation des camps », Thèse de doctorat, EHESS, 2008.

DEDENIS Julien, « La territorialité de l'espace des camps des réfugiés sahraouis en Algérie », *Bulletin de l'association des Géographes Français*, 83.1, 2006, pp. 22-34.

FOUCAULT M. , *Histoire de la sexualité. Tome 1 : la volonté de savoir*, Paris : Gallimard, 1976, p191.

GOMEZ MARTIN C. , OMET C. , « Les « dissidences non dissidentes » du Front Polisario dans les camps de réfugiés et la diaspora sahraouis », *L'Année du Maghreb*, vol. V, 2009, pp. 205-222.

LARZILLIERE P., *Etre jeune en Palestine*, Paris : Editions Balland, 2004.

MALKKI L. , *Purity and exile. Violence, memory, and national cosmology among Hutu refugees in Tanzania*, Chicago and London : The University of Chicago Press, 1995.

RANCIERE J. , *La mésentente*, Paris : Galilée, 1995, p.53.

SAN MARTIN P. , « Nationalism, identity and citizenship in Western Sahara », *The journal of North African studies*, vol. 10 n°3&4, 2005, pp. 565-592.

SAYAD A., *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris : Seuil, 1999.

TROISVALLETS M., « Le generación de la amistad » *in Po&sie*, Belin, n°153-154, 2016, pp.298-318.

WILSON A. , 2012, « Households and the production pf public and private domains », *Paideuma*, n°58, 2012, pp. 19-43.